

Une semaine, un livre

N°680, 6 septembre 2026

Adalbert Stifter

L'Homme sans postérité

Der Hagestolz

Traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt

1844, Éditions Phébus 1978, libretto 2011

136 pages

Un adolescent, orphelin, se voit contraint de quitter la famille qui l'a élevé pour aller visiter son vieil oncle qui le demande. Celui-ci est un personnage excentrique qui vit sur une île au milieu d'un grand lac entouré de hautes montagnes.

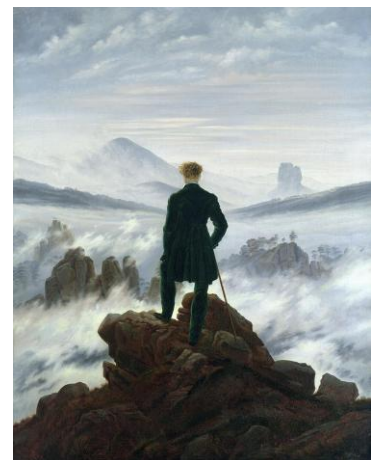
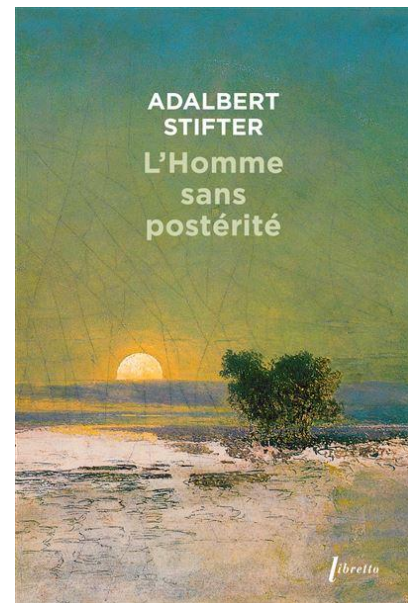
Après une séparation déchirante qui l'arrache à son enfance et un long trajet à pied dans des paysages parfois hostiles, il arrive sur l'île où il est mal reçu et confiné dans la grande et froide demeure de son oncle. Petit à petit l'oncle lui révélera qui il est et lui proposera un avenir.

L'Homme sans postérité – le titre original, le vieux garçon, correspond mieux au texte – est un roman d'initiation typique du romantisme allemand. Le départ du foyer, le voyage et ses découvertes, l'apprentissage et les révélations, l'avenir radieux mais semé d'embûches, sont les étapes que franchit ou aborde le jeune homme. Le jeune personnage est aussi inexpérimenté qu'ingénu, mais le monde qui l'entoure le formera à la vie, sans pour autant le mettre en danger.

Adalbert Stifter, très admiré de Nietzsche, Thomas Mann, Franz Kafka ou encore Hermann Hesse et Michel Foucault, et détesté de Thomas Bernhard, écrit dans un style simple, classique et sans grandiloquence. Il distille sa philosophie de vie avec soin mais sans trop en faire. Ses descriptions de paysages sont particulièrement construites et romantiques, transportant le lecteur dans les tableaux de son quasi-contemporain Caspar David Friedrich (1774-1840).

Il faut noter que ce texte est traduit par l'écrivain et excellent traducteur franco-allemand Georges-Arthur Goldschmidt à qui on doit une trentaine de livres et la traduction d'œuvres de Walter Benjamin, Nietzsche ou Peter Handke.

On peut lire *L'Homme sans postérité* en écoutant un quatuor de jeune Brahms (1833-1897) plutôt que des lieder de Schubert, trop sombres, en réfléchissant à la pureté des sentiments, aux valeurs de l'humanité, et à notre monde qui chavire.



Adalbert Stifter est né en 1805 en Bohême et mort à Linz, en Autriche, en 1868. Il perd son père à douze ans et intègre l'école latine de l'abbaye bénédictine de Kremsmünster où il reçoit une éducation imprégnée de l'esprit du siècle des Lumières. Il poursuit ensuite des études de droit à l'université de Vienne. Il est attiré autant par l'écriture que par la peinture, mais sa première nouvelle, *Der Kondor*, le rend tout de suite célèbre. Tout en exerçant le métier d'enseignant, puis d'inspecteur des écoles, il continue d'écrire. Il a écrit plus de quarante livres dont moins de vingt ont été traduits en français.



.

Extrait :

Gorgés des rumeurs et des flots de sève montante de leur jeune vie à peine commencée, les jeunes gens escaladaient la pente entre les arbres, parmi les chants des rossignols. Tout autour d'eux se déployait un paysage resplendissant où couraient les nuages. Dans la plaine, en contrebas, on pouvait apercevoir les tours et la masse des demeures d'une grande ville.

L'un des jeunes gens prononça ces mots : « Maintenant, je le sais avec certitude, je ne me marierai jamais. »

Celui qui avait parlé était un adolescent svelte, aux yeux doux et ardents. Les autres n'avaient guère prêté attention à ses paroles, certains même répondirent par des éclats de rire, tout en continuant de cheminer, de casser des branches et de s'envoyer des mottes de terre.

– Hé, qui donc voudrait se marier, fit l'un d'eux, pour s'assujettir aux liens ridicules d'une épouse et rester comme l'oiseau sur un barreau de sa cage ?

– Peut-être, nigaud. Mais danser, être amoureux, avoir honte, rougir, hein ? s'écria un troisième, et de nouveau les rires retentirent.

– De toute façon, personne ne voudrait de toi.

– De toi non plus.

– Peu m'importe.

Le reste se perdit dans un murmure confus. La futaie retentit encore de quelques appels joyeux, puis plus rien : les garçons, dans le bruissement des buissons, gravissent la pente qui prolonge le bois. Ils marchent vite sous le soleil qui brille. Autour d'eux, les branches verdoient ; sur leurs joues et dans leurs regards étincelle leur inébranlable confiance dans le monde. Partout, c'est le printemps, aussi inexpérimenté, aussi ingénu qu'eux. Celui qui avait clamé sa résolution de ne pas se marier n'avait plus rien ajouté et l'affaire semblait oubliée.

De nouvelles conversations ne tardèrent pas à se nouer sur ces entrefaites ; ils parlèrent de tout, le plus souvent tous ensemble. Les sujets les plus élevés, les plus profonds étaient traités, mais ils eurent vite épuisé les uns et les autres.